Document généré le 12 oct. 2024 06:13

XYZ. La revue de la nouvelle

Comprendre

Diane-Monique Daviau

Numéro 11, automne 1987

Nouvelles d'une page

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2893ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1987). Comprendre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (11), 31–31.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Comprendre

Diane-Monique Daviau

Lorsqu'on sonna chez ma voisine de palier pour une troisième fois en moins d'une demi-heure, je me trouvais par hasard dans le vestibule. Avec une fureur qui m'étonna moi-même, j'ouvris la porte, j'attrapai par une bretelle l'un des enfants qui dévalait l'escalier et empoignai l'autre au collet, je les secouai tous deux du mieux que je pus et les sermonnai vertement.

«La dame que vous vous amusez à déranger depuis hier, leur dis-je sur un ton plutôt glacial, est une très vieille personne malade qui a bien du mal à marcher. Il lui faut beaucoup de temps pour se rendre jusqu'à la porte, ça lui demande de grands efforts, comprenez-vous? Elle a besoin d'une canne pour se déplacer. Elle pourrait tomber, vous savez, et...»

La porte de ma voisine s'ouvrit lentement. Les enfants levèrent les yeux vers la vieille dame. Elle leur adressa un sourire tout timide.

«Je pense qu'ils comprennent, maintenant. Mémé ne vous en veut pas. Vous ne pouviez pas savoir. Tenez, dit-elle en fouillant dans la poche de son tablier, tenez.» Elle leur tendit une poignée de caramels que les enfants se partagèrent avant de descendre l'escalier à toutes jambes.

Ma voisine me sourit avec gratitude, hocha la tête quelques instants et referma la porte.

Je venais à peine de me replonger dans ma lecture que déjà l'on sonnait à nouveau chez la vieille dame d'à côté. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre. Des enfants se tenaient là, immobiles, les bras croisés. Ils ne s'enfuyaient pas en ricanant. Ils attendaient. Étrange...

Ma voisine, péniblement, se traîna jusqu'à la porte, l'ouvrit doucement, et j'entendis la voix enjouée d'une fillette qui disait: «Mes amis m'ont dit que tu donnes des bonbons, est-ce que je peux en avoir, moi aussi?» Puis, après un moment de silence: «C'est bien toi la grand-mère infirme qui donne des bonbons?»